

Stanislas Breton

## L'ange de la métaphore

Le masque nous vient des quatre coins du monde. L'énigmatique identité qui se cache sous ce double mystérieux exige pour être compris une première réflexion sur le visage.

L'extrême mobilité du visage ne permet pas de l'assimiler, en dépit du langage courant, à une « figure » une fois pour toutes tracée. Cette mobilité s'inscrit dans l'intervalle que délimitent le point d'origine et le point final, la naissance et la mort. Le visage du mort fut peut-être la première esquisse du masque. En quel sens est-il encore une proposition, une conclusion, un dernier « *prosopon* » ?

Ce qui unit la première apparition « eidétique » qui vient au monde à la disparition qui le quitte après s'en être acquitté, c'est que l'une et l'autre ont les yeux fermés. Mais tandis que la clôture promet au commencement un avenir indéfini, elle nous signifie au terme l'impossibilité de s'y ouvrir. La métastase est l'entre-deux de variation qui relie cet *incipit* et cet *exit*.

Une telle réduction de la forme au visage n'est point sans poser une question. De quel droit résumer l'humain, en sa densité ontologique, dans une ondulation faciale, et cette ondulation elle-même en un point oculaire qui s'évanouit à son tour dans l'impondérabilité d'un regard ? Le privilège optique ne serait-il pas une première illusion d'idéalisme ? ou la réminiscence inconsciente de l'acropole qui fixe au sommet de la colline, sur l'axe vertical terre-ciel, la beauté des immortels ?

1. La métastase qui pousse vers le haut la lourdeur terrestre du corps et du monde se prolonge, en effet, et indéfiniment, dans le visage. Qu'il se ride des ondes provoquées par le moindre choc ; qu'il se raidisse dans une décision ; qu'il s'affecte des mimiques de l'acteur ; ou qu'il se détende dans l'admirable spectacle d'un sommeil d'enfant, le visage est en continuel transit. On dirait qu'il doit devenir toutes choses pour être ce qu'il est. Le grand art fut souvent tenté de le surprendre. Et Cézanne lui-même, lorsqu'il peint la montagne Sainte-Victoire, aux diverses heures du jour, guette sur cette masse dénudée l'inquiétude d'un visage, l'incertitude des lignes qui tremblent en l'attente d'une visitation, pour insinuer dans la nature la brise d'un passage qui l'invite à monter toujours plus haut vers la lumière.

Or ce visage s'éteint dans la mort. Extinction des feux, le défunt est promis aux cendres. Mais avant de s'y disperser, il semble s'arc-bouter sur lui-même, en un dernier sursaut pour persévérer en soi, sous la forme d'un solide en sursis. On ne se lasse pas de contempler cette fixité sans retour qui signe dans un *Amen* l'adieu définitif ; cette écriture en bosses et en creux qui accuse un ultime relief sur l'horizon plat d'un monde

fini. Écriture sculptée qui dédaigne les détails de l'existence pour ramasser, sur ce bloc de marbre jaune aux veines violacées, l'essence d'un existant, une essence qui n'invite plus à cette sortie que nous signifie le verbe exister.

2. Le visage de la dernière heure parle, cependant, d'autre chose encore. Il parle d'un repos, dont le *Requiem*, grégorien ou fauréen, sera la Parole de liturgie et d'austère splendeur. Ce repos du visage dans les yeux pour toujours fermés, c'est peut-être moins l'absence d'un regard que sa dernière tournure, un nouveau trope qui le tourne vers l'intérieur, vers un orient qu'on ne peut fixer parce qu'on en vit trop intensément pour l'étendre dans l'espace d'un objet. Ce regard qui ne regarde rien mais qu'une lumière insvisible éclaire à l'oblique, ce regard absent où se recueille la figure du monde dont il fut jadis le point d'éclat et le fragile éclair, indique peut-être, en-deçà de l'agitation où se divise notre agir, le lieu in-défini d'un « demeurer » fondamental dont la mort, dans les songes les plus vieux de notre vieille terre, reste la plus singulière manifestation. La fin d'un homme, d'un visage, d'un regard, reste ambiguë comme la « fin » elle-même qui, dans notre langue, dit aussi bien la cessation que l'accomplissement. La célèbre *Aufhebung* hégélienne tient sa force de la prestigieuse équivocité que chante, dans la messe romaine, la préface des morts.

Il nous retient sur le bord d'une indécision qui refuse le dogmatisme du oui et le tranchant du non. Et c'est sans doute dans certaines images bouleversantes que nous offre, en ses monastères de Kyoto, le bouddhisme Zen que j'ai ressenti le mieux la grandeur de cette indécision qui marque, en-deçà de tout fondement, une certaine profondeur de l'être, du vivre et du penser.

3. A l'autre extrême de l'arc que tend la métastase, il y a cette boule de feu, tempérée par son enceinte, que nous appelons « bébé » par un redoublement analogue à celui qui donna son nom à l'étonnante ouvreuse de théâtre que le vieillard appelle encore « maman ». Les yeux clos de l'enfant abritent la poussée d'une nature qui fait éclater les graines pour leur donner, à elles aussi, ce quasi-regard sur le monde qui évoque, en complicité, cet autre regard jeté d'en haut et que nous confions aux étoiles. Ce n'est du reste que par convention que nous fixons le commencement d'une vie. A vrai dire, l'enfant-infant n'est au point zéro que par absence de parole et de vision. Mais depuis toujours il était déjà en chemin, pèlerin lui aussi du même devenir sur une route à nulle autre pareille. La métastase s'annonce ainsi, virtuelle et illimitée, dans ce vide initial où se risquent les premiers tremblements de l'oïsson qui éprouve ses ailes dans le pressentiment du premier envol.

L'incoordination motrice attend les signes du commandement et les contraintes de l'ordre. Mais déjà sur cette rigueur à venir la plasticité de l'origine pose la question : que sera cet enfant ? et que fera-t-il de ce qui est et de ce qui s'impose ? Le point d'interrogation entr'ouvre la porte royale de l'existence. Au-delà de l'indétermination vide, en-deçà des traits fermes qui limitent les possibles, il jette vers le futur les lignes indécises d'une espérance. C'est ainsi que la métastase laisse rêver sur un visage d'enfant une poésie en acte qui hésite sur son écriture. Ce qu'on a appelé « essence » est déjà là comme « ce qui est à être » en cette chair secouée par un mouvement brownien. Un frémissement de brise sur les eaux dormantes des yeux clos éveille le souvenir festif des Annonciations de Fra Angelico, et l'éclair prochain des primevères sur la tiédeur du printemps.

La métastase germinale est lourde aussi bien de multiples métaphores. Le végétal étend l'ombre de son mutisme sur la croissance silencieuse de l'enfant. Mais le bel animal s'agite sans tarder comme pour réfuter l'immobilité initiale. Il se traîne, se roule et s'enroule avant de se dresser dans un défi qui relève la tête pour prendre congé d'un trop long sommeil. Il tâtonne, par essais et erreurs, au fil de ses métamorphoses. Mais lorsque les yeux se seront bien ouverts dans un dernier adieu à l'aurore d'une vie, la décision tacite qui verticalise une vie signera, d'une écriture irréversible, la fin de l'innocence, l'exil du paradis. Et le regard de l'adulte fixera sur ce nouvel avatar de l'interminable métastase l'impératif absolu et mélancolique : passe toi aussi et meurs.

Entre la mort qui efface la métastase et la naissance qui l'inaugure, nous situerons tant bien que mal cet étonnant artifice dont l'Afrique et l'Asie nous offrent les spécimens les plus fascinants. Nos pauvres carnivals n'en seraient que l'écho expirant. Que dit le masque ?

4. Nous pourrions y lire d'abord la fixité du cadavre, un visage défunt qui aurait perdu ces yeux éteints que la nature accorde pour un temps à ceux qui sont partis pour toujours. J'y lis aussi, comme sur les yeux clos de l'enfant, l'infini d'une métastase inaugurale. Dans cette « coïncidence des opposés » gît le cœur du masque, son secret et son défi. L'expression « coïncidence des opposés » est, cependant, trop scolaire ; elle suggère une synthèse, dans l'éminence, de qualités contraires, poussées à l'absolu. Plus subtilement, dans cette conjonction paradoxale que nous traduisons par la particule « et », l'ironie du masque murmure à l'oreille une autre exégèse : *ni ceci ni cela*. Le masque n'est rien de ce que, par pauvreté d'intelligence et d'imagination, nous lui faisons dire en rabattant son énigme sur ce que nous avons déjà vu et que nous connaissons. Il nous invite au dépassement des paysages familiers qui cernent entre deux extrêmes la mobilité visuelle et parlante d'un regard appuyé sur un visage.

5. A la place des yeux, il n'y a que le vide de leur possible emplacement. Ces trous d'ombre séduisent. Ils font trembler. L'immobilité du masque ne récuse le mouvement que pour en abriter, sans les contenir, toutes les surprises. Dites si vous voulez : « immobile mouvement » ; mais à une condition qu'il faut préciser aussitôt : en cet immobile mystérieux s'enracine l'imprévisible futur d'une histoire ou d'un personnage, qui peut vous « tomber dessus » des quatre coins de l'horizon. Rien et tout. Le *rien* de retrait et de silence accompagne sans l'altérer, tel l'élément neutre ou indifférent du mathématicien, tout ce qui pourrait advenir. De cet antre noir, de cette bouche entr'ouverte et parfois ricanante, il ne sort que l'impossibilité de s'arrêter quelque part. La crainte et la fascination qu'ils déchaînent proviennent de ce rien dont procède toute création et qui abrite le spectacle dont une divine comédie fera le théâtre de marionnettes et d'illusions, le jeu du hasard et du calcul, l'espace vital du ridicule et de la tragédie. Après quoi, si vous avez bien regardé ce masque à l'heure de minuit, relisez la finale du *Parménide* platonicien (traduction Diès, collection Budé) : « Que l'un soit ou ne soit pas (on dirait aussi bien : que l'être soit et ne soit pas) lui et les autres, à ce qu'il semble et dans leurs rapports mutuels, à tous points de vue possibles sont tout et ne sont rien, paraissent tout et ne paraissent rien. » Le philosophe avait-il retrouvé son masque lorsqu'il écrivait ces lignes exaltantes ou désespérées ?

6. Le masque inquiète parce qu'il est dans l'homme le lieu inhumain de toutes les métastases. Il est, dans le vide qu'il promène sur les choses, la métastase originelle elle-même. Cet homme masqué c'est Ulysse, « l'homme aux mille tours » qui fut, en Hellade, le véritable ancêtre du Logos, païen et chrétien.

C'est pourquoi si on demandait à cet homme qui, sans se mouvoir, agit en tout sens sa terrible fixité, « dis-moi quel est ton nom » ? il répondrait sans doute, s'il pouvait répondre : je m'appelle Personne. « Personne » : le même mot qui, chez nous, signifie « aucun », « nul » qui annule toute personne et qui la rétablit en son signifié. Curieux destin d'un mot qui devrait tenter, pour la philosophie du masque, les défenseurs de la personne et les partisans résolu de son dépassement. Mot aussi décisif que celui de Cambronne, ce pentagramme interdit qui dit la violence ramassée d'une liberté sous les espèces de sa négation dans une matière dégénérée ; mot destinale qui dit à la fois le tout et le rien de « quelqu'un ». A méditer indéfiniment, au même titre que « l'être en tant qu'être », expression elle aussi aux mille tours. « Dis-moi quel est ton nom » ? « Je suis qui je suis. » Parole biblique qu'il ne serait point sacrilège de rapprocher de la réponse ulysseenne. Dieu et l'être et la personne (la « personne » quelconque que je suis comme l'*uomo qualunque* des Italiens de 1950, ou « l'homme sans qualités », le « *Niemand* » ou le *Nobody* du XV<sup>e</sup> siècle pour ne rien dire du capitaine Nemo), c'est toujours le même masque qui, de sa « bouche d'ombre », s'il pouvait la fermer, nous redirait : « je m'appelle personne ou rien ; je suis qui je suis ». L'être et le masque, la personne et le masque, Dieu et le masque. De cette immobile métastase, et grâce à elle, il n'y a que des figurants, des schématisations. Et sur le vide d'un théâtre No originel se déroule la fête, macabre ou joyeuse, de nos processions.

7. On s'étonne qu'un jeune philosophe, vraiment jeune, n'ait point encore considéré la possibilité d'une sérieuse réflexion sur ces quasi-riens du langage, ces indéfinis tels que « aucun, personne », trous d'ombre où se perdent les noms et qui ouvrent l'espace d'une post-philosophie, la post-philosophie des « syncatégorématiques », ces délaissés de notre commune dérélition qui n'ont pas encore trouvé leur métaphysicien. Après les substantifs où se nichait la substance, après les verbes qui disaient la gloire de l'action, après les prépositions et les adverbes qui remémorent la relation et le transit, le quasi-rien du passage, ne convient-il pas, allant « plus outre » vers notre évanescence, de faire une place décisive à ces tout-petits du langage et de les laisser venir jusqu'à nous ? Le logicien ne leur est pas tout à fait étranger lorsqu'il parle des quantificateurs. Mais la quantification, comme le mot l'indique, reste du domaine molaire de la « quantité ». Les particules de nullité comme « aucun », « nul », « personne », ont tout l'air d'un déchet qui indique moins la possibilité d'une source que la pointe extrême d'un évanouissement. Car l'affirmation, selon l'opinion commune, est toujours première comme l'addition. Or c'est tout cela que nous inviterait à réviser la méditation de ces particules de misère qui sont, dans le langage, l'équivalent du masque, je veux dire ces vides linguistiques où affleure, dans le quotidien de nos paroles, ce qui les mettrait à distance et en question. Ils sont dans le pain quotidien du discours le ferment qui en soulève la substance (en ce sens on les dirait volontiers « supersubstantiels ») et la réfère à ce vide qui enrobe et ombre nos diverses plénitudes.

8. Si je propose un aller-retour entre le masque et le « syncatégorématique », en vue de les éclairer l'un par l'autre, c'est parce que le masque n'a pas de contenu par lui-

même. Il fait trembler tout sens et tout contenu. Il est la possibilité méta-statique d'un théâtre de personnages. En liant par la médiation des personnages la « méontologie » du pronom indéfini « personne » à l'ontologie de la personne qu'il couvre de son ombre, il suggère un pouvoir mystérieux de tout devenir. Sur le singulier qui porte un nom et qu'on montre du doigt dans un démonstratif, il laisse planer l'indécision de l'innommable et de l' « omninomable ». Plus exactement, le néant du masque abrite l'être de la personne et l'oblige à proliférer dans la multitude des figurations, en lesquelles s'affirme, sans s'y épuiser, un « plus outre » qui ne s'achèvera jamais dans un  *nec plus ultra* . La métastase que le masque impose à toutes les stases provisoires de la figuration nous rappelle deux choses : l'impossibilité de fixer une fois pour toutes dans un rôle ou une fonction l'être de ce singulier dont le masque infinitise le visage ; et la nécessité qui le presse de marcher de figure en figure et d'ombre en ombre pour s'égaliser au monde-univers auquel il faut faire face. En son aspect le plus énigmatique, le masque nous dit que l'être qu'il voile habite un lieu hors de toute ontologie, un lieu utopique et qui récusé toute circonscription d'essence ou de forme. Ce lieu non localisable est moins une protection qu'une liberté insurveillée qui juge sans appel la labilité de nos métamorphoses et le refus de prendre au sérieux quoi que ce soit qui s'imposerait par la vertu d'une importance. Par cette frange de non-être le masque évoque le divin.

Le rapport entre le masque et le divin n'a rien d'artificiel. On sait, en effet, que le dieu ne se révèle qu'en se voilant. Le  *deus absconditus*  de la théologie judéo-chrétienne, le distinguerait-on, non sans fondement, du  *deus ignotus*  d'une autre tradition, recèle une puissance d'écart et de jugement. Il libère un « nuage d'inconnaissance » qui défie toute volonté de représentation et de manipulation. On peut dès lors se demander si le masque ne serait pas la matrice, secrète et poétique, de toutes les théologies négatives. Pour affermir la vraisemblance de l'hypothèse, il suffit de rappeler que le théâtre antique, plus que le nôtre qui l'a pratiquement oublié, utilisait le masque. C'était le cas de la tragédie et plus encore de la comédie. Or la comédie ne serait-elle pas la mort des dieux, leur mort dans et par la dérision ? Opinion assez fondée mais qu'il ne serait pas inutile de mieux comprendre.

9. Le ridicule des dieux, à un moment critique de l'évolution culturelle, consiste dans leur impressionnante ressemblance au monde humain de leurs créatures. Ils imitent trop bien ceux qui devraient les imiter. Ils se présentent désormais comme l'hypertrophie d'une existence, que la tragédie tentait de maintenir sur les hauteurs. La comédie a eu le grand mérite de dénoncer l'erreur du superlatif dont on voulait faire le dernier mot du divin et de souligner l'impossibilité de dissocier les excellences positives de leurs modes défectifs. Avec une logique sûre, elle montre que le postulat anthropomorphique ne tolère aucun partage décisif. Une fois posé le principe du redoublement, il faut accorder aux immortels, pour qu'ils descendent jusqu'à nous, les défauts que récusé leur essence supposée mais sans lesquels ils ne sauraient exister. De même qu'ils nous dépassaient en vertu, ils doivent inversement nous transcender par la démesure de leurs vices. L'excessif de l'intensité doit se jouer sur les deux versants. Le masque prend dès lors une autre tournure. La dérision exige en effet le grossissement des traits jusqu'à la boursoufflure. En sa fonction de comédie, le masque opère une purification. Il invite à supprimer les dieux que sanctionne notre rire et, pour une raison analogue, ceux qui nous font trembler dans la mesure où ils ne sont que le sommet de notre puissance

et de notre violence. Ridicules ou tragiques, ils restent sous les masques dont le théâtre les affuble, les contraires d'un même genre trop humain pour mériter considération. Et telle est, me semble-t-il, l'ultime leçon du masque comique : sortir du genre qui les associe dans une même communauté de finitude et d'humaine condition. Les deux masques dont les revêtent tour à tour tragédie et comédie ne sont que les tropes d'un unique travers que l'on nous montre à l'œuvre pour nous donner le courage de le traverser. Au-delà des figurations antithétiques, la comédie suggère le dépassement des pouvoirs, ainsi que la nécessité, pour n'être point victimes de leur importance, de remonter au masque pur et immobile qui, en son immobilité de jugement dernier, les tient à distance et en dénonce la vanité. Elle ne prononce la mort des dieux que pour nous élever à ce point neutre et sublime qui donne lieu à leurs ébats mais en leur refusant le droit à l'absolu.

10. Masque pur et sans visage, masque de tragédie, masque de comédie. Si, renonçant aux représentations faciles, nous voulions les penser à leur niveau respectif, nous pourrions expliciter en un quasi-groupe d'opérations le sens de leur réciprocity. Le masque pur qui domine les figurations qu'il rend possibles, indique, dans l'au-delà des étants et de l'être même, la demeure infigurée, l'espace de sérénité où l'esprit repose. Le masque de tragédie résume le monde des personnages et des fonctions, la procession indéfinie de leurs possibles évolutions. Le masque de comédie dissout, en un jugement qui les ramène à leur origine, l'or massif et menaçant de leur destin. Il symbolise l'ironie d'un esprit qui ne s'en laisse accroire ni conter par qui que ce soit. Les trois masques, dans la solidarité de leurs différences, disent le mouvement d'une liberté. Je ne serais point étonné qu'un jeune audacieux se laisse prendre un jour par l'incantation de ces trois qui ne font qu'un pour sensibiliser, en danse et en musique, l'originalité de leur agir fondamental.

11. A l'intérieur du christianisme, il ne serait point téméraire de voir dans le dieu infirme et fou de la *theologia crucis* un masque de divine comédie. Le jugement sur le monde et ses puissances n'est-il pas, comme le proclamait saint Paul, une « dérision » ? Les dieux les plus hauts, les plus spirituels, ceux qu'on identifiait à la sagesse et à la puissance sont désignés comme les instances suprêmes auxquelles il n'est plus possible de se laisser prendre. Ils ont été eux aussi cloués à la croix. Le nouveau dieu s'abritera sous un signe-masque pour prendre congé des anciennes figures. Son symbole de mort, si mal compris, signifie, certes, la mortification de tout ce qui est et de tout ce qui fut. Mais en faisant apparaître tour à tour la folie comme sagesse et la sagesse comme folie, il nous délivre de nos positions comme de nos négations. Au-delà, indéfiniment au-delà sans qu'on puisse jamais arrêter quelque part le mouvement de retrait, il affirme le corps subtil d'un être libre que l'oiseleur ne saurait prendre en ses filets. Chrétien ou non, le masque, en sa mobile immobilité n'a pas fini de nous séduire. Ne lui demandons pas son nom. Peut-être répondrait-il que tous les noms divins, d'hommes ou de dieux, sous le vent du désert finiront dans le sable. Mais s'il est en-deçà des noms, c'est parce qu'il habite cet autre lieu, où tout commence, et que rien ne s'achève sans y faire retour.

Je parlerai de l'ange parce que cela nous est depuis longtemps interdit. Il paraît que la modernité aurait vraiment commencé lorsque les anges se sont tus, qui chantaient jadis sur le berceau de l'Emmanuel nouveau-né. Considération fort inactuelle que les théologiens eux-mêmes ne sont pas pressés de ranimer. Mais au moment de s'expliquer, on éprouve la crainte d'être naïf, comme si l'on était contraint face aux esprits libres qui marchent sans béquilles, de cacher sous le manteau l'aile qui nous porte. Et pourtant l'ange a de quoi fasciner. Il a séduit tel et tel poète qui lui ont ouvert généreusement le seuil de leur demeure. Sans entrer dans le détail d'une discutable « angéologie », on peut retenir que ces esprits non frappeurs, qui glissent dans la brise la plus légère et dans le murmure des ruisseaux, font partie du sensible et de la poésie. Sans eux quelque chose de lourd, et difficilement respirable, envelopperait le monde, l'empêcherait de décoller et de s'élever. Même si la prudence nous interdit de faire confiance aux substances séparées dont chacune, disait-on, épuise son espèce, cette étrange condition que le logicien nomme, avec sa précision coutumière, un « singleton », pourrait induire plus d'un rêve. Le peintre qui, dans sa piété de fra Angelico, interroge la lumière, a la cordiale certitude d'un instant qui ne reviendra pas, d'une salutation angélique qui sature elle aussi l'ensemble auquel elle appartient selon le langage de l'extension. Et si la critique hésite, devant cette nouvelle gent ailée, à lui accorder le droit et la grâce de l'existence, à tout le moins aurait-elle le devoir de soupçonner que, sur la terre comme au ciel, il y a peut-être autre chose que ce que nous y voyons ou prétendons y découvrir. *Peut-être* : cette particule adverbiale aussi ténue qu'un souffle passe sur nos pesantes affirmations pour les éveiller à une plus courageuse mobilité. La langue des anges ne comporte peut-être que ce petit mot, qu'ils ont laissé tomber, distraitemment, dans les interstices de nos vocabulaires.

1. Si l'ange nous inspire la modestie du *peut-être*, pour nous déprendre de dictatoriales impossibilités et nous ouvrir à l'immensité d'un ailleurs, ce n'est point pour nous précipiter aussitôt dans une dogmatique de son existence, comme si avec la même intrépidité qui me permet d'affirmer « il y a des salades dans mon jardin », on pouvait ajouter « il y a des anges dans l'air ». L'ange est plus subtil. Il est moins « ce qu'il y a » que ce qui nous donne à penser le « il y a » de tous les jours selon une multiplicité de registres que n'épuisent pas les nomenclatures du réel.

C'est pourquoi, pensant au poids de matière qui pèse sur nos épaules, ce poids de nous-mêmes que nous portons en toutes nos marches et démarches, nous ferons de l'ange l'aile porteuse de cette matière lourde, la poétique d'un corps pesant. L'ange, ce sera donc la fonction d'immatérialisation de cette matière que nous éprouvons tous comme corps de monde et comme notre propre corps.

Nous avons hérité de la phénoménologie la distinction courante entre corps - objet et corps - sujet. Distinction précieuse mais qui reste encore prisonnière des dichotomies. Mieux vaut partir de cette globalité sentante que nous exprimions par l'intransitif « se sentir ». C'est à partir de cette opération nulle ou de cet élément neutre qu'il y aura des distances et des objets. Mais avant même que se déploient en leur face de clarté les jeux de l'intentionnalité perceptive, *il y a* cet « immobile mouvement » en

lequel l'Orient aime rassembler, comme en un fond de sérénité où ils se ressource, les puissances et les organes du corps sensoriel. Le corps n'est plus dans cette perspective un objet opposé à un sujet ou un sujet opposé à un objet. S'il est encore une « monade », il est, selon le mot célèbre, une « monade qui réfléchit sur elle-même sa propre ardeur ». Il n'est jamais une chose mais une possibilité permanente de libres mouvements.

2. L'utopie qui allège le corps, en le libérant de ses lieux familiers, à l'extrême rebord d'une analyse simplifiante plus que réductrice, ne présuppose pas, cependant, les prouesses d'un ascétisme de contorsion. Un vouloir exaspéré n'eût jamais obtenu ce merveilleux silence et cette grâce qu'on admire dans les statuettes du bouddhisme, et dans l'élégance de ces « poses au repos » qui, en Orient extrême ou proche, étonnent le spectateur, attentif à une gymnastique présumée. Lorsqu'on les contemple, on se demande si une décomposition savante en éléments aurait atteint cette « paix au-delà de tout sentiment » qui déjoue nos ruses de raison. Pour ressentir l'impact de ce « délassement » on pourrait se reporter, par contraste, au célèbre « penseur » que Rodin a fixé sur son socle de marbre, dans une tension où toutes les énergies disponibles gonflent les flexions d'une musculature, prête à bondir sur les forces du monde pour en faire l'appui docile d'une statue de la liberté. Les deux corps, l'un occidental, l'autre oriental, sont également immobiles. Mais, dans le premier, le repos n'est que la virtualité d'un acte ou d'un arc tendu qui recueille ses puissances. Dans le second, la puissance elle-même est mise à distance et comme ignorée par cette souveraineté muette qui la dépasse trop pour lui accorder la situation frontale d'un objet d'enthousiasme ou de jugement. Si infirmes que soient nos mots, on a le droit, semble-t-il, de parler d'un corps « transcendantal », si délesté de toute pesanteur qu'il se confond avec la profondeur méontologique d'un en-deçà du vouloir.

3. Si l'on cherchait pour ces expériences complémentaires, qui distinguent si nettement les tournures possibles de notre pauvre chair, une terminologie moins infirme, on devrait parler plutôt de niveaux de « corporéité », étagées du plus superficiel au plus radical en passant par le médian que, faute de mieux, nous qualifierons de « cosmique ».

L'empirie somatique nous est la plus familière. Elle découpe sur l'horizon du monde, telle une île de tristesse ou de beauté, les contours d'une figure, à la fois organisme et psychè, avec ses passions, ses projets et ses objets, ses souffrances jusqu'à la mort, les travaux de ses jours et les ombres d'un destin, qui l'insère dans un univers et une histoire. Cette marge d'*et caetera* qui le pousse au-delà de lui-même vers l'infini qui le précède et l'infini qui le suivra, élargit ses frontières aux confins du monde.

L'ondulation cosmique du *soma* comporte elle-même deux aspects. On peut accentuer l'ensemble des forces dont il pâtit la menaçante nécessité et qui l'exposent à l'immensité anonyme d'une présence maléfique. A l'inverse, comme on le voit dans l'élan que le sculpteur surprend en sa volonté de conquête, le regard qui le vise y contemple le miracle d'une énergie qui transforme en complices les servitudes qu'il doit subir. Serait-il dans le monde sans être du monde ? Éternelle question, toujours à poser, bien que jamais résolue, si ce n'est par la foi en un pouvoir désarmé qui défie sans cesse les résistances qu'il s'oppose ou qui le nient. Mais en-deçà d'une empirie de simple évidence ; en-deçà de l'univers affronté ou pâti, le calme extrême-oriental plonge le corps

dans l'ultime instance où son apparente disparition coïncide avec l'Orient de son origine. Ce qui enchante dans ce mouvement qui descend et remonte son cours, c'est avant tout la courbe ou la mobilité métaphorale de ce qui nous paraissait figé dans la stabilité d'une forme reconnaissable. Le grand art laisse deviner, dans les linéaments d'une morphologie ou dans les remous d'une existence, la force qui fait tenir, droit sur le monde, un indomptable vouloir et, plus radicalement, le grand calme, où s'apaise, en un agir nul et substantiel, la figure du fils de l'homme.

On s'en voudrait, en effet, d'abandonner ce pauvre corps, morcelé en trois étages, aux spécialités diverses qui en feraient leur domaine d'élection. La peinture n'est pas condamnée à dessiner la géométrie d'un organisme où à décrire les vicissitudes d'une vie. Aucune raison ne saurait déférer au sculpteur la « révélation de l'essence ». Et le privilège de l'icône n'en fait point le seul témoin d'un « au-delà de l'être ». La référence aux modèles invite à traduire ce que chacun permet de soupçonner et qu'il donne à entendre. L'unique nécessaire consiste à restituer sous la stase apparente, où semble s'attarder l'une ou l'autre de ces images, l'inquiétude qui la mobilise et qui induit, dans le spectateur lui-même, la puissance métaphorale dont elle est investie. L'immobile mouvement de l'icône orientale ne réfute pas la virtualité héroïque qui se lance à l'assaut du monde. La forme picturale qui se complaît aux séductions de la chair ne clôt pas le regard sur un vœu d'empirisme. Elle se garde de mortifier dans le corps la libre mobilité qui le traverse. Si nous pouvions, dans un regard d'éclair, en parcourir les différents niveaux, la simultanéité qui les rassemblerait reproduirait alors la logique d'une poésie qui les fait tenir dans une même et dynamique circulation. L'aile de l'ange ne veille pas seulement sur l'échelle de Jacob. Elle anime, dans le microcosme corporel, la divine instabilité qui en fait une vivante métaphore.

4. L'ange serait-il donc le songe du corps éveillé ? Sans oublier les arrière-plans qu'ont plus ou moins décantés les théologies, ni l'imagerie familière du bébé rond entonnant le cantique du ciel, de ces « corps spirituels », faits de pure quintessence, je ne fixerai même pas le visage. Je ferai abstraction tant de leur excellence ontologique que de leur destination fonctionnelle. L'aile de l'ange importe plus que tout. De cette aile, par une nouvelle Epochè, je ne retiendrai qu'un bruissement d'oiseau dans une haie fleurie de route printanière. De ce bruissement j'éteindrai ce qui le rattache aux ramures familières de nos chemins. Me restera-t-il, comme au prophète dans son ascension vers la montagne sainte, le « presque rien » d'une « brise légère » ? Même pas. Je procéderai à une abstraction plus irréalisante encore, mais combien plus proche de nos profondeurs. De l'ange je ne garderai que le pur transit, le pur trépas. C'est par là qu'il est, comme la relation elle-même, l'essence fugitive d'un passage. Je penserai l'ange, ou plutôt l'« angélique », l'*Angelicum* au neutre, non pas tant comme l'improbable fleur jetée par le regard divin sur les routes du monde lorsqu'il « le revêtit de beauté » (Jean de la Croix), mais comme relation absolue, sorte de pâque cosmique, s'il est vrai que Pâque, selon nos Écritures, signifie le passage du Seigneur.

5. Le transit angélique est toujours lié à un envoi. L'envoyé du ciel remplit une mission. La mission accomplie, il retourne vers les hauteurs. Or le messager et le médiateur ont d'évidentes affinités. Il y a cependant une différence d'accent. Le médiateur relie deux sujets, deux groupes ou, plus abstraitement, deux niveaux d'être. Tel le moyen

terme de nos syllogismes, il unit les extrêmes. L'ange n'obéit pas à ce schéma. De la médiation, il vérifie non pas le modèle intégratif que nous signifie la conjonction « et » mais, à l'inverse, la négation redoublée que nous désignons par les particules d'exclusion : *ni* l'un *ni* l'autre. C'est parce qu'il n'est rien de ce qu'il doit rapprocher qu'il peut opérer la rencontre. Quant au messenger, il n'émet un message que dans la mesure où, de par la mission qui l'investit, il est habilité à le transmettre. La transitivité du passage prend ainsi la consistance de celui qui envoie et l'épaisseur d'un corps de parole qui étend aux mortels la générosité d'une instance donatrice. L'ange porte les dons du Très-Haut. Il donne ce qu'il a reçu dans cette « originelle stance » qui l'expose à la gratuité solaire du donateur. Si divers que soit le bienfait, l'active donation reste l'essentiel, elle constitue l'être du message. Elle rappelle aux mortels, au-delà du principe de raison, que tout est « grâce » en cet univers régi par la loi des conditionnements ; et que la nécessité n'est pas le dernier mot du monde. Comme l'artiste, l'ange est cet éveilleur qui laisse planer sur tout ce qui est le soupçon d'une imprévisible surabondance. C'est pourquoi, comme on le voit dans la peinture de Fra Angelico, nous avons peine à le dissocier d'une *Annonciation*. Mais le verbe « annoncer » perdrait de sa légèreté si nous l'affections aussitôt d'un complément d'objet. Il faut lui laisser cette belle indétermination qui le fraternise aux verbes « luire » et « briller ». L'ange participe de l'éclair : « éclair non subsistant », comme « l'*Exaiphnès* » qui vient, advient et survient dans le récit évangélique et dans le *Parménide* platonicien. Si l'on tient à compléter le mouvement d'annonciation par un indicatif à défaut d'un objet, on pourrait ajouter : il annonce qu'il y a *peut-être* autre chose que l'omnibus tranquille qui porte nos torpeurs. L'annonciation nous fait signe à travers la somnolence du quotidien. Libre à chacun d'interpréter à la mesure de son pouvoir d'accueil, ce qui se laisse entendre dans le frémissement des ailes. En son commentaire de l'*Exode*, Eckhart saisit au vol l'étincelle qui bondit du buisson ardent, portée par l'ange de Yahvé. Il perçoit alors, dans la fulguration de l'instant, l'Être qui « imbibe » tout étant et qui le tient comme la profondeur même dont il est l'efflorescence. Cette profondeur, que le concept a converti en fondement, creuse sous l'épiderme des choses l'abîme où elles reposent. Elle se dit dans un tressaillement de joie qui redonne au vieux maître la certitude que l'univers n'a jamais fini « d'être en son commencement ».

6. Le poète a sa manière à lui de se confier au transit angélique. Or sa façon à lui de se laisser porter rejoint, pour l'essentiel, ce que je cherchais à exprimer par le terme « métaphore ». Au risque de bousculer le vocabulaire, peut-être serait-il plus prudent de parler de « métaphoral », un terme qui mériterait les honneurs du français autant que le « floral » de jadis.

Le « métaphoral » s'exprime en termes prépositionnels. On le saisit au mieux, dans le cas de l'ange, au point de convergence des particules « entre » et « vers ». L'ange de la métaphore est l'unité de ces mouvements. L'échelle de Jacob où les anges « montaient et descendaient » dans une circulation indéfiniment recommencée, en reste pour nous l'indicatif le plus parlant.

« L'être-entre » déborde l'idée de médiation, telle que nous l'avons restituée en sa double tournure positive et négative. Le logicien Couturat avait proposé pour le désigner le néologisme contestable d' « *intérité* ». L'allemand moins abstrait préfère une formulation plus suggestive « *Zwischenraum* », littéralement « espace entre », qui a les deux avantages d'indiquer un espace de rencontre et un milieu de libre devenir,

comme le suggère l'admirable poésie de C. Morgenstern intitulée « *Lattenzaun* » (« clôture à claire-voie »). C'est dans ce vide, à travers lequel on regarde, comme l'épouse du *Cantique* « guette par la fenêtre et épie par le treillis » le bien aimé qui « se tient derrière le mur » (2,9), que les êtres communiquent et respirent l'air pur de cet ouvert « insurveillé » où passent et repassent les anges de Rilke. Que peut bien être ce vide où les êtres demeurent et qui leur permet de se trouver et de se retrouver ? On objecterait avec raison qu'on ne bâtit pas une maison avec du vide, ou de purs intervalles, pas plus du reste qu'avec du plein, à moins que, dans un cauchemar on n'ait rêvé de « bunker ». Quant aux maisons d'utopie qui seraient toutes de verre, mais si transparentes qu'elles se confondraient avec la lumière, il leur manquerait l'ombre qui donne aux choses leur densité de nuit. Le vide entre les êtres n'est pas davantage pure absence ou simple contenant qui logerait, telle l'arche de Noé, tout ce qui s'agite à la surface de la terre. L'espace angélique récuse l'inertie. Risquant un qualificatif néo-platonicien, nous le dirions plutôt « automoteur ». Encore faut-il préciser. L'intuition sous-jacente à une œuvre aussi mobile que le *Cantique des Cantiques* où, de l'étoile au narcisse, l'univers se met en route sur les pas de la fiancée, est sans doute une des plus exaltantes qu'ait connues l'humanité. La philosophie, à sa manière, a tenté de la traduire en sa prose conceptuelle. Elle parle, en effet, du *même* et de l'*autre*, pour saluer le facteur d'extraversion qui anime tout ce qui est et qui le jette à corps perdu vers cela même qu'il n'est pas. La différence, qui autorise les classifications et que légitime l'efficacité de notre action, est ainsi à double entente. Elle ferme sur ses contours l'être qu'elle définit, mais elle ne le termine qu'en faisant de sa fin le commencement d'une autre vie. La ligne géométrique expire sur un point qui l'appelle à l'au-delà de sa transgression. Toute clôture est à claire-voie, toute barrière est passage à niveau. Les ouvertures qui percent en ses hauteurs la nef gothique commémorent une vérité ontologique : il n'est rien qui ne soit que soi. Tout être, comme l'antique nef, évoque le navire qui s'en va : il porte en lui l'ailleurs qui le déporte et qui le mène là-bas. En sa distance-différence il secrète l'*espace-entre* qui le rejoint à l'infini de son tiers exclu. En ce premier sens, fondamental, nous pouvons affirmer l'universalité transcendente d'un transport ou d'une « méta-phore » insérée, depuis toujours, dans les fibres de chaque étant. Tout étant est ce navire qui *allait* depuis toujours. Et le poète, quel qu'il soit, serait *pour nous* le pilote de ce navire.

7. Ce n'est là, toutefois, que le premier moment du métaphoral. Le vide-distance de l'« être-entre » exige son actualisation dans un mouvement qui en mobilise l'énergie potentielle. Cette mobilisation exclut toute frontière qui en stabiliserait l'expansion. De droit, la puissance du métaphoral ignore les restrictions qu'imposerait un souci mathématique de rigueur, bien que les structures mathématiques puissent, elles aussi, se réaliser en une infinité de modèles. La quasi-loi que nous avons formulée : pour devenir ce qu'il est, tout être doit traverser un intervalle d'univers, a son image dans cette échelle de Jacob que parcourent, dans les deux sens, les cohortes angéliques. Si nous lui reconnaissons une telle importance, c'est parce qu'elle exemplifie admirablement un sens d'être qu'étouffent les soucis de chaque jour et que l'artiste, en réactivant les mots de la tribu, essaie de restituer en sa native fraîcheur. Le métaphoral angélique, en son exercice, en son « acte exercé » disaient les médiévaux, consiste en un transport-transposition qui passe sans fin d'un ordre à un autre. Le mouvement est

donc essentiellement vertical. Il franchit allègrement l'interdit des classes et des castes. Le plus humble des anges opère ce transit qui lui permet de fraterniser avec le plus sublime et le plus infime de ses frères. La distance que ménage l'*espace-entre* est ainsi vivifié par un « être-vers » qui fait de chacun d'eux, quel que soit la direction du passage, et si grand que soit l'écart, la fête pascale d'un exode. Or cette condition exodique et métaphorale n'est pas un privilège que l'on réserverait à une noblesse ontologique. Le plus roturier des êtres est appelé, par droit de naissance, au même destin. Le négatif que nous lisons dans ses limites n'est que l'envers d'une relation universelle à chacun des éléments de l'univers. Ce qui fut appelé « métaphore vive » n'est donc pas primordialement un fait de langage. Plus exactement, elle n'est phénomène de langage, en l'acceptation étroite du terme, que dans la mesure où le langage obéit à la même loi d'ontologie. Sans cette référence essentielle, toutes les transpositions que l'on condamnerait autrefois aux décombres de l'analogie impropre, seraient versées aux disgrâces de l'équivocité. Mais le poète ne peut que refuser un tel ostracisme, car il sait que les « fenêtres dormantes » dont parle René Char n'attendent qu'un souffle pour s'ouvrir comme « des portes sur le toit » du monde. Chaque vocable, lui aussi, a sa vocation cosmique. Comme l'ange, il monte et descend sur une *scala* dont il peut jouer comme d'un clavier. Échelle ontologique, échelle sémantique ne sont que les versions d'un même « *angelicum* », de ce floréal d'angélique qui fait vibrer sur leur tige les primevères de la terre et du ciel. Et c'est pourquoi, le plus modeste lexème de nos lexiques attend, dans une promesse d'Avent, la destination inconnue qui lui donnera des ailes. Le pain « transsubstantié » de nos théologies sacramentaires conserve à cet égard une valeur de symbole inentamé : il s'élève et s'abaisse en hostie de bénédiction, en message d'annonciation. N'est-il pas, cependant, en son univocité pragmatique, le plus quotidien de nos éléments de parole et de vie ? Ce que l'on dit du pain vaut aussi bien d'un mot ou d'un objet quelconque. Car il n'est point d'élément, aussi neutre ou proscrit soit-il, qu'un poète ne puisse racheter de l'indifférence ou de la malédiction. Même ce « rien » à cinq lettres qui immortalisa Cambronne devient, au moment opportun, le geste magnifique qui élève jusqu'au ciel la matière de nos déchets. Chaque objet, chaque mot disposent donc de multiples niveaux où ils reposent un instant pour s'y affirmer, sans pouvoir s'y fixer. Annonciation et rupture d'éclair, entre-deux dans un espace illimité et battement d'aile qui parcourt l'intervalle, l'ombre de l'ange a laissé sur tout ce qu'elle touche la légèreté d'une relation qui consiste en un perpétuel transit.

8. L'ange de la métaphore qui soulève le corps de chair traverse du même mouvement ce que, faute de mieux, nous appelons encore « matière ». Le peu que nous en avons dit dans un autre contexte peut dès lors s'éclairer d'un nouveau jour.

Une longue histoire où religion, philosophie et science ont mêlé et séparé leurs eaux troubles ou claires laisse apparaître, à l'arrière-plan des appellations les plus diverses, la fascination archaïque d'un nom maternel : *Materia-Mater*. Tout se passe comme si les vicissitudes du langage trahissaient, au cours des siècles, une volonté d'émancipation qui substitue progressivement à la ténacité souterraine d'un « contenant noir » la forme masculine d'une idée ou d'une loi. Un regard exercé discernerait sans doute nos principes de conservation dans la permanence d'un immémorial, sublimé et persistant. Une poétique du sensible se préoccupe moins de l'invariance de la matière sous ses métamorphoses que de sa capacité « métaphorale ». C'est pourquoi l'opposition

qui écartèle la matière en deux substances contraires, selon qu'elle est terrestre ou céleste, sensible ou intelligible, mérite qu'on s'y attarde, fût-ce pour en contester la pertinence.

De ces dualités « archaïques », on a conclu à la séparation de deux mondes : le second, comme on sait, représente le domaine par excellence des rêves éveillés de l'âme religieuse ou métaphysicienne. Je négligerai la critique au plus grand profit du rêve qu'elle condamne. Or ce rêve, aussi vieux peut-être que l'humanité depuis que, affermi en sa station verticale, l'animal humain se tient sur son sol pour regarder les étoiles, a tracé pour toujours l'axe vertical qui relie la terre au ciel, et les mortels à la clarté-dieu des immortels. On a parlé à ce propos, par une sûre estimation des valeurs engagées dans la langue elle-même, de « la pesanteur et de la grâce ». Le contraste marque bien la corrélation essentielle qui unit le bas et le haut, ainsi que le renversement qui assure le passage d'un extrême à l'autre. La matière, dans l'imagination la plus fruste, est donc moins cette chose énorme et toute faite en dépit de son indétermination, qu'un sens de mouvement dans un espace orienté. En-deçà de toute sémantique et pour qu'il y en ait une, il faut d'abord ces lignes signifiantes qui nous orientent à partir d'un point d'orient. En s'élevant de la terre au ciel, la matière lourde tend vers son immatérialisation. Inversement, en sa descente vers la terre, l'immatériel tend vers sa propre matérialisation, comme si le destin de la lumière était de se faire chair dans une profondeur de nuit.

9. A vrai dire, l'inversion des mouvements est plus et mieux qu'un aller-retour. L'intervalles qui sépare les contraires est aussi le milieu qui donne du champ à leur réciproque conversion. Il faut donc entrevoir, sous la dualité qui les durcit, l'anneau d'or où se scellent les noces des deux matières. Rien de plus aisé, dans ces conditions que l'imagination d'un mouvement éternellement tournant. Une mathématique plus subtile le transformera plus tard en groupe de rotations. Sur cette roue imaginaire et à partir d'une position neutre ou zéro, libre à chacun de suivre et de graduer à sa guise, au-dessus et au-dessous de la ligne de référence, les variations de la montée et de la descente. Matérialisation et « immatérialisation » définissent ainsi, sous la marche de l'ange, le devenir d'une énergie dont les intensités variables tracent, sur une échelle ontologique, les degrés de perfection qui situent chaque être au niveau de son essence mais dans une étendue d'univers. Ce que nous appelons « être » ne serait-il que la cristallisation provisoire d'un mouvement oublié ?

A ces deux matières, d'en haut et d'en bas, une institution, qui ne manque pas de profondeur, associait autrefois deux fonctions différentes qui justifiaient leur apparente irréductibilité. La première, plus liée à la lumière, est l'espace de transparence dans lequel se jouent, au grand jour du ciel, ces points d'orient, redoutables et aimés, où les hommes lisaient leur destin. La seconde, plus consonante au poids du réel, nous offre le matériau dont on fait les vases, les instruments, les machines. Elle s'adresse avant tout à la main et non plus à l'œil. Elle nous oblige à venir aux choses de plus près, à les toucher pour en repasser les contours et en vérifier la solidité. La main et l'œil ne sont pas pour autant en exil l'un de l'autre. On peut, il est vrai, faire de leur difficile unité le signe d'une fracture entre deux classes, d'une division entre « travail matériel » et « travail spirituel ». Cette analyse partielle, soupçonnée de partialité, n'est pas sans fondement. Faute de familiarité avec ce dont ils parlent, les « intellectuels » voient les choses de très loin, à travers ce qui en fut dit et ce qui s'en dit. Et c'est pourquoi le savoir, en dépit de l'étymologie qui en fait un « voir », devait, à la mesure

de ses exigences, se soumettre les choses en des manipulations toujours plus précises. Mais ceci dit, et sans l'oublier, il serait aussi ridicule de se passer de l'œil que de se couper les mains. Sans la mise à distance que la « matière céleste » nous impose, nous n'aurions jamais connu l'esprit critique, inséparable de notre liberté. Sans le travail qui met les mains à la pâte, nous n'aurions pas connu l'ivresse de nos conquêtes. Il est aussi nécessaire de nous mêler aux choses que de nous en éloigner. Il nous faut la matière-espace où l'on respire, et la matière-matériau qui nous fait les mains sales. La jonction des deux matières, décelable déjà dans la cursivité du corps humain, nous en percevons le bonheur en ces amphores d'albâtre que le musée d'Athènes a sauvées du désastre. Amphores si bien nommées puisqu'elles évoquent les deux bras qui entourent et qui embrassent. Amphores de bénédiction qui réconcilient le regard et la main. Par leur transparence, elles libèrent l'espace céleste où elles font signe aux étoiles. Par leur lourdeur qui atténue la lumière en luminescence, elles disent, à travers l'énergie laborante dont elles font mémoire, la lourdeur initiale qu'elles ont vaincue. Lourdes et légères, ténébreuses dans l'éclat qu'elles filtrent, elles annoncent, dans un signe muet, l'espérance d'un monde où les deux matières ne seraient plus, comme elles l'ont toujours signifié, que l'endroit et l'envers d'un même mouvement.

10. L'ange de la métaphore, sur l'échelle de Jacob où il nous éblouit de ses prouesses, nous laisse, en nous quittant sur un dernier *Ave*, la pointe d'une question qui remet tout en question. Peut-on oublier, en effet, qu'il s'inscrit lui-même dans une hiérarchie ? Or l'idée de hiérarchie, par ses connotations sociales, religieuses, cosmologiques, éveille aujourd'hui plus d'une réticence, pour ne pas dire plus, qui semble l'exclure de toute « poésie du sensible ». Elle nous gêne parce qu'elle suppose une sorte de *pax romana* universelle qui harmonise les êtres, les êtres humains en particulier, selon une disposition préétablie, statique et immuable. Elle gêne par ses implications d'obéissance et de subordination, qui lient les inférieurs aux supérieurs. De surcroît, elle secrète une « vertu dormitive » qui nous permet d'oublier la version agonique du monde comme système de forces en conflit. Cette version, comme on sait, a une odeur de poudre. Quel rôle pourrait y tenir l'ange blanc qui n'a rien, certes, d'un élément perturbateur ? Enfin, plus profondément encore c'est un certain sens, quasi-poétique, du qualitatif qui destituerait de tout fondement la mesure, selon ses variations d'intensité, d'une perfection commune de nature transcendente.

Pour commencer par la plus soluble de ces difficultés, il convient de rappeler que l'ange de la métaphore n'est point de tout repos. Bien qu'elles ne nomment pas la « métastase » angélique, nos Écritures y font constamment allusion. L'ange est celui qui invite à sortir. Il est préposé, dirait-on, aux diverses sorties qui ponctuent de leur discontinuité les tournants d'une histoire. En Égypte et à Babylone au temps de l'exode et de l'exil ; dans l'Évangile de Matthieu et dans les Actes des Apôtres ; sur le tombeau vide pour annoncer « il n'est pas là », partout où une chaîne résiste et se verrouille une porte ou que se ferme une tombe, l'aile qui passe réitère l'impératif du passage et le chant catégorique du départ. L'aile et le vent, le vent dans la voile et la voile dans le vent : la métastase angélique unit toujours l'instabilité qui déracine, et l'ouverture qui libère l'autre espace où respirer le grand large.

On n'a point résolu pour autant les objections plus sérieuses. Je passerai rapidement sur les origines sociales de l'idée de hiérarchie. Incontestables, elles soulignent une dépendance proche ou lointaine, qui doit rester insuffisante pour honorer l'auto-

nomie de chaque secteur. Il est plus malaisé, je l'avoue, de penser la subordination des différences dans l'économie scalaire des intensités. Le plus et le moins seraient-ils question de goût, de préférence subjective ? Une sensibilité de poète ignore, semble-t-il, toute arithmétique du comparatif. Chaque être est un cas unique ; sa « perfection », si l'on retient le terme, consiste en son unicité.

Ce noble langage mérite le respect. Il ne faudrait pas cependant que l'attention à « l'irrépétible » dissolve l'univers en archipel de solitudes. Quoi qu'on fasse, tous les êtres sont liés par d'innombrables relations. Ils ne sont jamais seuls en leur condition d'exception. Le droit indéclinable à la liberté de leur essence n'interdit point à la générosité du regard l'insertion dans un ensemble où les différences prennent leur relief. Une marge d'altérité loin de l'étouffer accuse l'originalité d'un visage. Si l'on postule pour l'univers un mouvement d'expansion, dans le jeu d'une surabondance, il ne serait point téméraire de le concevoir comme une marche vers une toujours plus grande liberté. Au risque d'un « trop humain » projeté dans les choses, on imaginerait volontiers, immanente à leur nature, une sorte de tressaillement en un « meilleur et un plus grand que soi » qui les porte au-delà de leurs frontières. Ainsi comprise, la hiérarchie récuse à la fois l'immobilisme d'un étagement bureaucratique et la diversité pure d'une différence « incomparable ». La progression devient alors une procession qui comporte son « avant » et son « après », ce qu'il faut bien appeler un ordre, mais un ordre qui confirme l'égale nécessité de tous les niveaux et la réversibilité de leur parcours. C'est cette image d'un monde « sans jalousie », en chemin vers sa plus haute cime, qu'anime et que protège l'ange de la métaphore. En éveillant en chaque être le tremblement qui le prépare à son universel devenir, il le fait « participer » à tout ce qui n'est pas lui. Chair mortelle comme la nôtre, ou herbe des champs qui ne dure qu'un jour, l'obscur poussée qui les exalte de l'infime au suprême ne tolère aucun lieu qui les fixerait pour toujours. Le « jeune homme vêtu de blanc », assis sur le tombeau vide au matin de Pâques, veille sur tout ce qui est, pour nous redire, dans la « fulguration de l'éclair » : « il n'est pas là ». Toujours ailleurs en sa métaphorale existence. Pour ceux qui ont gardé à l'horizon de leur mémoire cette « fenêtre dormante » que je tentais d'entr'ouvrir, l'éclair du passage n'a pas fini de nous redire la jeunesse du monde.